

## Objet d'étude : le roman ; l'autobiographie ; le portrait

### LE ROMAN ENTRE AVENTURE ET REPORTAGE

Pour qu'il y ait un roman, il faut des personnages et un certain art de les faire apparaître, de les faire jaillir sous les yeux du lecteur. La première apparition est donc déterminante. Vous savez pas ailleurs qu'il existe ce qu'on appelle un « parte de lecture » qui conditionne la réception du roman. Dans un livre d'aventures, on s'attend à des aventures ; dans une romance sentimentale, on s'attend à des baisers, à des soupirs et à des aveux guindés ou échevelés ; dans un nouveau roman, on s'attend à beaucoup d'ennui ; etc... Avec Joseph Kessel, on peut s'attendre à un style nerveux, un peu fébrile même, à des personnages haut en couleur, à une vie largement déployée et à un cadre exotique. Avec *Fortune carrée*, on ne sera pas déçu.

Le texte ci-dessous constitue l'incipit du roman. Vous avez donc dans un même « geste » descriptif, un personnage, un cadre spatio-temporel et une tonalité.

*Du reportage au roman... FORTUNE CARREE, JOSEPH KESSEL*

Fortune carrée est un roman d'aventure, mais aussi un roman historique. C'est le récit romancé d'un reportage que fit Kessel en mer rouge sur le trafic d'esclaves. Il rencontre alors Henri de Monfreid, qui est le modèle de Mordhom.

### LAURENT ARZEL

Kessel sur la trace des marchands d'esclaves 017 DECEMBRE 2015

La série d'articles que Joseph Kessel fait paraître dans *Le Matin* en mai-juin 1930 sur la survivance de l'esclavage entre la corne de l'Afrique et l'Arabie constitue l'une des plus grandes réussites du reportage de l'entre-deux-guerres.

Jeune journaliste et écrivain déjà prometteur, Kessel arrive à convaincre le journal, qui connaît une baisse constante de son tirage depuis la fin de la Grande Guerre, de financer son projet d'enquête. Une semaine avant le début de sa publication, le quotidien en fait déjà la publicité en une (*Le Matin* du 20 mai 1930)

Trois états indépendants orchestrent toujours l'esclavage : en Afrique, l'Éthiopie, en Asie le Yémen et le Hedjaz (*Le Matin du 28 mai 1950*). L'objectif de Kessel est le suivant : « Il fallait se rendre en Abyssinie, étudier là sans nous trahir le recrutement et les modalités de l'esclavage. Suivre la marche des trafiquants à travers le désert, la brousse et la mer ; enfin visiter le Yémen et le Hedjaz pour y voir l'aboutissement de ce commerce hasardeux. »

Pour cela, il s'adjoint les services du lieutenant de vaisseau Lablache-Combié et du médecin militaire Emile Peyré, donnant naissance au reportage en équipe qui deviendra bientôt la norme. Mais surtout, il rencontre Henri de Monfreid dont il dresse un portrait qui permet de mesurer la fascination qu'exerce sur lui ce personnage, prototype même de l'aventurier.

Les esclaves sont d'abord décrits par Kessel lui-même comme un « troupeau obscur, avant que cette foule indistincte ne s'individualise et ne s'humanise sous sa plume par le témoignage direct de ses membres (*Le Matin du 31 mai 1950*).

Les reporters font la connaissance de Saïd, le trafiquant d'esclaves, qui leur révèle les deux moyens de se procurer sa « marchandise » : par paiement de l'impôt d'un village trop pauvre qui rétribue ensuite les marchands en monnaie humaine. Ou bien en chassant directement les villageois afin de les capturer (*Le Matin du 02 juin 1950*).

Après un périple semé d'embûches, Kessel retrouve la caravane d'esclaves de Saïd (*Le Matin du 08 juin 1950*) et embarque dans le bateau de Monfreid pour une traversée mouvementée de la Mer Rouge (*Le Matin du 09 juin 1950*) afin de se rendre au Yémen, point d'arrivée de leur périple.

Kessel conclut son reportage en invoquant le devoir d'ingérence des puissances coloniales afin de mettre un terme à ce trafic. La volonté des chefs politiques de ces régions, malgré les résistances culturelles, est également jugée essentielle (*Le Matin du 14 juin 1950*).

La publication de ce reportage aura permis au *Matin* d'augmenter son tirage de 150 000 exemplaires. Il est édité en volume en 1933 sous le titre *Marchés d'esclaves*

**Nota bene :** cette traite est une traite musulmane. Elle continue encore aujourd'hui. Les chrétiens sont enlevés (les femmes en particulier) et mise en esclavage. Yann Barthes n'en parle pas, les autres non plus d'ailleurs...

### **Texte I Première partie, Chaïtane, chap. I, le cavalier du diable**

Or, par un matin d'automne, un cavalier sortit de la porte ouest de Sanaa. Son cheval était arabe, mais le harnachement occidental. Lui-même portait des culottes de drap kaki, une vareuse et des guêtres de cuir. Sur le front et posé de travers avançait le kolbach turc, bonnet d'astrakan noir, qui accusait le caractère asiatique de son visage. On ne pouvait saisir son regard tellement étaient lourdes les paupières et minces les filets sombres qui brillaient entre elles. Les pommettes très écartées bossuaient les joues teintées de jaune. Pourtant l'aplomb des membres, le port du cou, les proportions du corps, de taille moyenne, ferme et robuste, portaient le signe de l'Europe. Cet homme singulier, qui rassemblait les rênes de sa monture pour la lancer et qui se détachait comme un centaure sur le fond des murailles de la capitale, était de nationalité russe et s'appelait Igricheff.

A la fin du siècle précédent, quelques tribus nomades s'étaient soulevées dans le district kirghize du Turkestan. Le comte Igricheff, qui tenait alors garnison à Samarkand, fut chargé de réprimer la révolte.

Il mena vite et durement sa besogne. Puis arriva la période monotone de la surveillance. Le comte Igricheff remarqua la fille à peine nubile d'un chef soumis. Elle le suivit dans ses déplacements. Un an après, ils eurent un fils. Le petit sang mêlé commençait à être nourri au lait de jument lorsque le comte fut nommé à Tachkent. Ne voulant pas s'y montrer avec sa concubine et son bâtard, il les fixa dans un hameau voisin de la ville et les oubliâ.

Le comte Igricheff se préparait à rentrer à Saint-Petersbourg, lorsque la curiosité lui vint de revoir son fils. Il trouva un enfant à demi nu, qui sautait sans selle ni étrier sur n'importe lequel des chevaux du village. Il savait à peine quelques mots de russe, mais parlait tous les dialectes du Turkestan.

Séduit, le comte emmena son bâtard à l'autre bout de la Russie, le reconnut, lui donna des gouverneurs étrangers, le fit entrer à l'École des Pages. Il se montra d'intelligence vive et d'assimilation prompte. Mais, pour la grande guerre, le jeune officier demanda à commander, dans la division sauvage, un peloton de cavaliers bachkires. Il chargea à cheval sur des tranchées, fut blessé trois fois, perdit aux cartes l'héritage de son

père, vendit des propriétés qui ne lui appartenaient pas, sabra des civils, tortura des femmes. Son nom, son courage inconscient, le magnétisme qui émanait de lui firent que tout s'arrangea. Pourtant son déchaînement à froid, son incapacité à supporter, sauf au combat, la moindre discipline, eurent lassé toute bienveillance si la révolution n'était venue.

Il alla naturellement au désordre. Il commanda des ouvriers, des matelots, pilla, puis enleva Arkhangel pour le compte des blancs, dilapida le trésor de la ville, fut jugé, s'échappa, revint aux rouges, se battit contre les Tchèques, les troupes de Koltchak, les cosaques d'Orenbourg, les volontaires de Wrangel, toujours à cheval, toujours calme, toujours effréné.

La guerre civile prit fin. Igricheff, dont on connaissait le sang kirghize, fut nommé au cours des agitateurs pour l'Orient. Il y a appris aisément l'arabe, les rites détaillés de la religion musulmane dont son enfance avait connu les rudiments. Mais sa patience était à bout. Il se moquait ouvertement du parti. Il fut expédié à Djeddah pour y négocier un traité de commerce avec le roi Ibn Saoud. Il y réussit très vite. La même mission lui fut confiée auprès de l'Imam du Yémen. Il l'avait remplie avec autant de succès.

Maintenant, libre de soucis et d'entraves, sans penser au lendemain, il courait à travers le plateau de lave qui portait Sanaa.

## EN PREMIERE APPROCHE

Après la description du décor dans lequel va se dérouler une partie du roman (incipit), suit la première apparition du personnage. C'est donc encore le tout début du roman et l'apparition de l'un des personnages principaux, en tous les cas, ce lui qui fait l'objet de toute la première partie avant de céder la place à Mordhom, puis à Philippe Lozère. Il s'agit d'Igricheff, que Kessel appelle, le « bâtard kirghize ».

Il s'agit d'un portrait, qui traduit une progression, on va d'un portrait statique à un portrait de plus en plus dynamique. Il passe par le récit bref et intense d'une vie (une biographie) : tout est donné, mais en extrêmement concis. (au fur et à mesure que l'on va suivre les péripéties et les aventures d'I, on aura des éléments qui vont progressivement confirmer les données de ce premier portrait).

Ce portrait est construit de manière très organisée, selon une esthétique précise, qui inclut une dimension temporelle. La course du cavalier qui sort de Sanaa est dans un rapport isomorphe à la course du temps. L'ensemble traduit une énergie « galopante ».

## QUESTIONS POSSIBLES :

En quoi ce portrait nous donne-t-il déjà des éléments sur la nature du roman (roman historique, roman d'aventure) ?

Ce portrait est-il classique ? Quelles sont les caractéristiques de ce portrait ?

Ce portrait fait-il apparaître un personnage sympathique ?

## COMPOSITION DU TEXTE :

Premier § : portrait statique principalement physique mais qui annonce déjà des éléments d'ordre « moral »

Deuxième § : retour en arrière, conditions de naissance, et ascendance du personnage (d'où il vient)

Troisième au cinquième § : son adolescence et surtout sa carrière de combattant

Dernier § : aucune appartenance, un être sauvage, libre, et dangereux...

## VERS LE COMMENTAIRE COMPOSE

### Introduction rédigée

Joseph Kessel est le co-auteur du chant des partisans, avec son oncle Maurice Drujon, romancier lui aussi. Il est connu pour son best-seller de la littérature de la jeunesse *Le lion*. Son œuvre romanesque est immense et sa vie ne fut pas un long fleuve tranquille : c'était un homme fébrile au tempérament colérique et emporté. Son œuvre témoigne de cette puissance débordante, comme aussi d'interrogations profondes. Il appartient à un certain type de romancier, (en mode paisible on a aujourd'hui les romanciers voyageurs) : les aventuriers, non seulement capable d'affronter des situations difficiles mais allant parfois au devant d'elles. *Fortune carrée* est le récit romancé d'un reportage que fit Kessel en mer rouge sur le trafic d'esclaves. Il rencontre alors Henri de Monfreid, qui est le modèle de Mordhom. Mais surtout, il rencontre l'homme qui servit de modèle réel à Igricheff, et dont on ne sut jamais grand-chose. L'incipit du roman le fait apparaître, donnant ainsi le ton à toute la première partie.

1 : « Le bâtard kirghize » : un être double, un personnage haut en couleur, un métis

1.1 le métis : orient/occident, les vêtements, le harnachement occidental d'un cheval arabe

Il est à la fois : russe et kirghize, oriental et occidental :

un personnage haut en couleur

1.2 Le centaure : animal et humain,

Appuyez-vous sur le texte : il sort à cheval, le centaure,

il demande à commander des cavaliers,

il monte à cheval tout petit,  
et il 'court sur le plateau » - il chevauche

1.3 Le « traître » : l'homme sans appartenance Il n'est ni l'un ni l'autre, blanc et rouge, ni blanc ni rouge... Il va là où les circonstances le conduisent. Guidé par son seul instinct, sa seule puissance, sa seule énergie

2 Un personnage dangereux voire démoniaque: un être par delà toute humanité

2.1 Un combattant ou un guerrier: un « chef » : c'est progressivement le portrait d'un homme d'une énergie hors du commun, mais aussi dénué de tout sens moral.

Appuyez-vous sur le texte :

2.2 Un être au dessus des lois : appuyez-vous sur les actions (les verbes) – le passé simple construit principalement le récit (actions brèves qui soutiennent un récit haletant, rythmé, rapide). Le nom du cheval (Chaitan)

**2.3** Un être cependant fascinant précisément par tout ce qui le rend différent, un être contradictoire, un être sans racines (ni père, ni mère...) : sa dualité, son absence de normes, de lois, son absence d'humanité, son absence de peur. Ni Dieu ni maître, ni foi ni loi... Un être ambivalent dont nous mesurons la haute dangerosité, la puissance physique et l'absence absolue de scrupules. Il n'est rattaché à rien.

3 Une esthétique du portrait : une formidable énergie

Montrer comment Kessel conduit progressivement un portrait très « encadré » où le temps a une utilité stylistique

3.1 Une progression dynamique: il sort à cheval de Sanaa, (ligne 1), il court à travers le plateau de Sanaa (dernière ligne), et entre deux on décrit toute une vie.

*Montrer comment la dimension temporelle se construit.* On va de l'enfant à l'homme, du combattant à l'assassin, de l'être double au traître sans idéal ni fidélité, de l'Orient à l'Occident, de l'Occident à l'Orient (du monde Kirghize au monde russe, du monde russe à l'Orient – il sert d'espion).

3.2 D'un personnage qui progressivement apparaît de plus en plus étranger à toute humanité : lorsqu'il sort à cheval de Sanaa, il est libre, de toute entrave, mais il apparaît prêt à tout. Entre temps toute une existence s'est déroulée sous nos yeux marquée par une inscription dans l'histoire : la guerre, la révolution, l'École des Pages, les noms des généraux, les cours de l'Orient...

3.3 Le temps dans le portrait : retour en arrière et ça va de plus en plus vite. Le texte déroule la vie en même temps que se déroule la cavalcade. Tout concourt à nous présenter un être libre, mais dangereusement libre...

Conclusion :

Le pacte de lecture est scellé, nous savons qu'avec un tel personnage, on peut s'attendre à tout, et que deux dimensions sont présentes : l'histoire et l'aventure. Igricheff est une grande figure d'aventurier libre de toute entrave et dénué de toute humanité.

C'est un être fascinant, qu'on peut difficilement aimer sans doute, mais qui nous apparaît comme hors norme. On peut ressentir qu'il exerce sur Kessel une authentique fascination.

C'est un être violent, sans mesure, d'une énergie et d'une puissance hors pair, animé par une volonté de fer et qui a donc une capacité de destruction. Et c'est comme son nom l'indique : un chef. Le nom a aussi ses connotations (on appelle cela l'onomastique).

On le suit d'abord dans ses aventures, puis il va se joindre à l'équipe de Mordhom et contribuer à la tragédie ou au drame qui est l'une des dimensions du récit : la mort de Philippe (ou plus exactement son assassinat).